
Brèves littéraires

Brèves

Faire comme si

Claudine Paquet

Number 61, Spring 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5579ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paquet, C. (2002). Faire comme si. *Brèves littéraires*, (61), 121–126.

CLAUDINE PAQUET

Faire comme si

Comme deux vieux amis, nous ouvrons une bouteille de scotch pour souligner l'événement. Mon fils Sylvain est chez moi pour deux jours. Travaillant à Montréal depuis deux ans, il revient rarement à la campagne. La discussion tourne autour de sa voiture neuve, une fameuse BMW dont il rêvait depuis tant d'années.

« C'est bizarre, je suis content de ma voiture, mais dans mes rêves, lorsque j'y songeais, c'était autrement. Une BMW représentait la réussite et la notoriété. Maintenant que je l'ai à moi, c'est bien, c'est cool, mais c'est une auto. Point. »

Bien malgré moi, j'avais dû inculquer cette valeur à mon fils et insinuer que cette voiture de renom signifiait le prestige. J'ai dû oublier que ce n'était au fond qu'un luxueux amas de ferraille. Bien malgré moi, j'ai probablement entretenu d'autres clichés.

« Ouais, c'est vrai ce que tu dis : une fois que les rêves deviennent réalité, ils perdent leur valeur sacrée. Il en faut d'autres pour les remplacer...

— ...

— Et le reste, ça va ?

— Bof... oui, oui, ça va. J'ai connu une fille. Ça a duré un mois. Regarde, j'ai son portrait. »

Il ouvre son portefeuille, en retire une petite photo. Une blonde aux cheveux courts avec de grands yeux noirs et tristes. Des lèvres minces, sans sourire.

« Ça n'a pas marché. »

Alors qu'il range la photo, un papier tombe au sol. Je le ramasse. *Paul, 450-686...* Je le tends à Sylvain qui le chiffonne aussitôt et le glisse dans sa poche.

« Lui, c'est Paul, un gars de la boîte.

— T'es-tu fait des chums à Montréal ?

— Oui, quelques-uns, au bureau. »

Il avale une bonne rasade de scotch, le regard fixe. Quelque chose vient de se briser à l'intérieur de lui. Une assurance, une façade. L'alcool a raison de son sourire et, peu à peu, la lumière s'éteint derrière ses yeux.

« Il te reste du scotch, papa ? »

Il boit goulûment. Il me parle de son vaste bureau du 15^e étage, de ses employés, des réunions ministérielles, mais ses phrases sont vides. Des bulles d'air qui éclatent aussitôt prononcées. Il essaie de me dire qu'il est heureux mais je n'y crois pas. Ses vingt-cinq ans me paraissent bien ennuyants. Lui qui a étudié avec tant d'ardeur en s'imaginant être l'ingénieur hors pair, le voilà les deux pieds dans le monde du travail sans

aucun entrain. Des amours avortées, des rêves déchus, des matins sombres et des nuits solitaires. Je comprends sa désillusion. Le liquide cuivré produit de petits remous lorsque je le verse dans les verres. Nos coupes se rencontrent. Au fond de la gorge, un feu qui réchauffe.

Francine nous rejoint. Une fois de plus, elle enlace son fils et lui redit sa joie d'être avec lui. Nous jasons de tout et de rien. D'autres rêves, d'autres ailleurs, courent sur nos lèvres. Nous avons toujours projeté l'aujourd'hui dans l'avenir comme si, à lui seul, le présent ne pouvait nous combler.

* * *

Au lever du jour, Sylvain plonge dans la piscine. De notre chambre, je le vois goûter la fraîcheur du soleil levant. Il a toujours aimé se lancer à l'eau, aussitôt l'œil ouvert. Les clapotis, à cette heure matinale, me ramènent des années en arrière au moment où les éclats de vie de notre fils remplissaient la maison.

Francine quitte tôt pour se rendre au travail. J'étire l'aurore. Au moment où je m'assois pour déjeuner, il jette sur moi un regard soutenu.

« Papa, il faudrait que je te parle. »

Je ne veux pas qu'il me parle. Non, non, ne me dis rien, Sylvain. Gardons nos silences respectifs. Je devine tes confidences. Tes aveux feront craqueler ma carapace. Il est trop tard pour défaire mon château de cartes. Il est fragile mais il tient au-delà du temps. Les années ont colmaté les mensonges. N'abîme pas

mon masque. Pense à l'univers feutré de ta mère, à son mari fidèle et à ton père exemplaire. Ne parle pas, je t'en prie.

« Papa, je vais certainement te décevoir en t'avouant que... »

J'éclate de rire dans le but de le dissuader de poursuivre ses confidences.

« Ne ris pas, s'il te plaît. Je, je... ne suis pas le fils que tu crois. Tu ne comprendras peut-être pas mais... »

— Encore un peu de café ?

— Papa, je te parle ! Écoute-moi. Ce que j'ai à dire n'est pas facile. Je... je suis homosexuel. »

Le pain reste coincé dans ma gorge, le café ne descend plus. Je savais qu'un jour, il me l'avouerait. Depuis longtemps, j'ai deviné son parcours alambiqué et difficile, son chemin semé de tabous et de préjugés. Toutes ces années de mensonge me reviennent en plein visage. J'ai honte devant ce fils honnête et fort qui ose avouer son identité profonde.

« Papa, tu ne dis rien ?

— Je m'en doutais, Sylvain.

— Tu es déçu ?

— Pas vraiment. Je t'admire d'être capable de le dire.

— Au bureau, c'est pas facile. Ils niaient souvent au sujet des gays. Je mens pour sauver la face, pour me

donner une contenance. J'invente des fausses conquêtes. Mais là, je suis écoeuré de faire semblant. Je leur dirai bientôt. Au diable, le reste !

— Je te comprends. C'est ce qu'il faut faire... Moi aussi, j'aurais dû le dire... »

Sylvain fronce les sourcils, me dévisage.

« QUOI ?

— Tu as bien compris. Moi, je suis lâche. À l'époque, pas question de parler de ces choses-là ! Tu t'imagines la réaction de mes parents ? De ta mère ? Je venais à peine de me marier quand j'ai vraiment réalisé mon identité sexuelle. Dans le temps, on craignait les discours religieux et on avait peur de passer pour des malades. J'ai préféré me défilier en cachant ma vraie nature.

— Toi, homosexuel ? C'est complètement fou ! Tu t'es souvent moqué des gays...

— Je sais... J'ai encore la tête pleine d'idées préconçues face aux homosexuels et pourtant, j'en fais partie. »

Je lui raconte mes errances interdites, mes fugues passionnelles. Je mets des mots sur les préjugés qui ne font que me ligoter davantage. Ses épaules tombent, ses yeux s'agrandissent.

« Et maman n'en sait rien ?

— T'es fou ! Jamais, elle ne saura !

— Comment tu fais, bon sang ?

— Je fais semblant, c'est tout.

— Et tu es heureux ?

— Non. Mais je vis un malheur confortable. À 55 ans, je ne changerai rien. Francine ne mérite pas ça.

— Elle mérite de vivre avec un homme qui ment ? Et toi, tu mérites de te taire toute ta vie ?

— J'ai déjà rêvé de me débarrasser de ce poids. Maintenant, ça va. J'ai quelques aventures et c'est correct.

— Mais c'est faux tout ça. Tu vis dans le mensonge ! Réveille, papa !

— ... »

Le repas se prolonge par une kyrielle de secrets, tous enfilés les uns derrière les autres. Seuls les murs entendent l'écho de nos aveux. J'ai l'impression que mes chaînes se délient, que ma respiration est plus profonde.

* * *

Mon fils est retourné à Montréal. Je lui ai donné la tape dans le dos qu'il attendait. J'espère qu'elle a été assez forte pour lui donner du courage lorsque le vent soufflera contre lui, lorsque l'entourage le méprisera et qu'il se demandera si la vérité est toujours bonne à dire. Je lui souhaite la hardiesse qui m'a manqué.

Et moi, je continuerai à faire comme si.